Michel de Decker

LA REINE LIBERTINE

La Reine Margot

Pygmalion

Extrait de la publication

LA REINE LIBERTINE

La Reine Margot

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Napoléon III ou L'Empire des sens, Belfond, 2008 ; France Loisirs, 2009, prix Pierre Gaxotte 2008.
Les Grandes Heures de la Normandie, Pygmalion, 2007.
La Marquise des plaisirs, Madame de Pompadour, Pygmalion, 2007.
Marie-Antoinette, les dangereuses liaisons de la reine, Belfond, 2005 ; France Loisirs, 2006.
Napoléon, les plus belles conquêtes de l'Empereur, Belfond, 2004.
Gabrielle d'Estrées, le grand amour de Henri IV, Pygmalion, 2003 ; Le Grand Livre du mois, 2004.
Talleyrand, les beautés du diable, Belfond, 2003.
Diane de Poitiers, reine d'amour et de beauté, Pygmalion, 2002.
Hugo, Victor pour ces dames, Belfond, 2002.
Guillaume le Conquérant, Bertout, 2001.
La Duchesse d'Orléans, épouse de Philippe Égalité, mère de Louis-Philippe, Pygmalion, 2001.
Les Jeunes Amours de Louis XV, Pygmalion, 2000.
Pendu de soirée, Maître Jacques, 2000 ; France Loisirs, 2001.
Madame de Montespan, le roi-soleil à son zénith, Pygmalion, 2000 ; Domino, 2001.
Henri IV, les dames du Vert Galant, Belfond, 1999 ; Domino, 2001.
Mille Ans normands, Bertout, 1999.
La Princesse de Lamballe, mourir pour la reine, Pygmalion, 1999 ; France Loisirs, 2000.
Louis XIV, le bon plaisir du roi, France Loisirs, 1998 ; Belfond, Le Grand Livre du mois, 2000.
Le Chevalier d'Éon, France-Empire, 1998.
*L'Eure du temps***, Bertout, 1997.
Le Prince des imposteurs, Michel Lafon, 1996.
*L'Eure du temps**, Bertout, 1995.
Les animaux qui ont une histoire, Picollec, prix de l'Académie française, 1994.
Claude Monet, une vie, Perrin, prix Guillaume-le-Conquérant, prix Jules-Michelet, 1992.
La Bête noire du château de Jeufosse, Presses de la Cité, 1991 ; Bertout, 1996.
Les Meilleurs Imposteurs de l'histoire, Critérion, Javier Vergara, 1991.
Les Grandes Heures de la Normandie, Perrin, prix des Cent-Librairies-de-Normandie, 1988.
Un siècle d'images à Vernon, N.J.M., 1986.
Madame de Montespan, Perrin, Le Grand Livre du mois, Ugo Mursia, Javier Vergara, 1985.
Histoires de Vernon-sur-Seine, Charles Corlet, 1982.
La Veuve Égalité, Perrin, prix du cercle de l'Union, 1981.
La Princesse de Lamballe, mourir pour la reine, Perrin, prix de l'Académie française, 1979.

Prix national Michel-de-Saint-Pierre pour l'ensemble de son œuvre.
Site : michel-de-decker.com

MICHEL DE DECKER

LA REINE LIBERTINE

La Reine Margot

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2009 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0115-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Dorian

Extrait de la publication

I

LA SEPTIÈME

Le 28 octobre de l'an 1533, à Marseille, le futur Henri II, fils du roi François Ier, épousait Catherine de Médicis. Arrivée d'Italie par la mer, la fiancée avait touché le port – aujourd'hui le Vieux Port –dix-sept jours plus tôt.

Les Marseillais n'avaient pas lésiné. Pour l'accueillir dignement, elle et son cousin le pape Clément VII venu bénir les anneaux, ils avaient même ouvert, dans le quartier des cordiers, un passage que Louis XIV fera agrandir le moment venu.

Cette ruelle où l'on travaillait le chanvre – en provençal, *canebe* – était tout simplement appelée à devenir la Canebière, c'est-à-dire ni plus ni moins les Champs-Élysées ou la Cinquième avenue de la cité phocéenne.

— On m'a menti, avait grogné Henri en découvrant la fiancée qu'on lui promettait depuis trois ans. Non seulement elle n'est pas belle, mais elle n'a aucun charme.

Il exagérait. S'il n'avait pas été alors secrètement amoureux de Diane de Poitiers, il se serait au moins extasié devant les jambes de son épouse. Car, bien que « petite de stature, maigre, aux traits grossiers et aux yeux saillants », Catherine

de Médicis avait les plus beaux mollets et les plus belles cuisses du monde.

Et elle le savait ! Ainsi, quand les femmes avaient l'habitude de monter à cheval en s'asseyant sur le côté, les pieds reposant sur une planchette, elle, elle disposait son pied gauche sur l'étrier pendant que sa jambe droite se calait sur la corne de l'arçon.

— Comme cette nouvelle mode de monte faisait parfois flotter haut la jupe, raconte un témoin du temps, les grandes dames de la Cour qui voulurent imiter l'Italienne furent bientôt dans l'obligation d'adjoindre à leur trousseau une pièce de lingerie qu'elles ne possédaient point jusqu'alors parce qu'elles n'en avaient pas éprouvé le besoin : une culotte.

Un *calçon*, comme on le nommait à l'époque.

— Quelle belle invention ! s'enthousiasma l'imprimeur Henri Estienne. Ce vêtement est réellement utile aux femmes ! Il les assure contre les jeunes gens dissolus qui, voulant mettre la main sous la cotte, ne peuvent toucher aucunement la chair.

Avec ou sans *calçon*, les mariés de Marseille devront attendre dix ans avant de voir un héritier se profiler à l'horizon de la dynastie valoisienne. Henri avait beau s'échiner, « le germe delphinal n'en finissait pas d'arriver là où la France entière souhaitait qu'il arrivât ». Mais à force de persévérer...

— Oui, observait Brantôme le chroniqueur, « pour être un homme de cheval, le Dauphin était aussi un homme de devoir ».

Et le jour tant attendu arriva enfin où Catherine de Médicis put annoncer :

— Je porte un fruit !

Un bébé qui naîtra à Fontainebleau, le 19 janvier de 1544, entre quatre et cinq heures du soir, « quand l'astre était encore dans l'horizon de la terre ».

François Ier, le grand-père, avait tenu à assister à l'accouchement et à examiner « tout ce qui sortait avec l'enfant »

Extrait de la publication

afin de pouvoir faire un récit méticuleux à ses astrologues particuliers.

— Ce rejeton sera très vigoureux, conclurent alors les spécialistes des étoiles. Étant donné la disposition du ciel à l'heure de sa naissance, nous pouvons aussi affirmer qu'il sera très bien disposé envers les affaires de l'Église.

Très vigoureux, François II ? Est-on réellement très vigoureux lorsque l'on meurt à seize ans ?

Mais le miracle avait eu lieu ! La Médicis, que l'on disait stérile, avait enfin donné un héritier à la couronne ! Et ce n'était pas le dernier, puisque, prenant une belle revanche sur ses détracteurs, elle se préparait à mettre au monde neuf autres bambins ! Dont une fille qui allait voir le jour au Château-Vieux de Saint-Germain-en-Laye, le dimanche 14 mai de 1553 à quatre heures et quart du soir et qui serait prénommée Marguerite. Comme cette fleur dont les petits pétales blancs sont le jouet des amoureux qui veulent savoir s'ils s'aiment un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout. Et comme sa tante Marguerite de Navarre, l'admirable sœur de François Ier et grand-mère du futur Henri IV, la poétesse auteur de l'*Heptaméron*, celle que l'histoire connaît sous le nom de « la Marguerite des Princesses ».

D'une princesse l'autre, il est étonnant de savoir que sans Diane de Poitiers, sans la maîtresse en titre de son mari, Catherine de Médicis ne serait peut-être pas devenue une poulinière royale !

— C'est vrai, raconte un mémorialiste, quand certain soir, Henri commençait de se déshabiller dans sa chambre, elle l'interrompait et le priait plutôt d'aller retrouver son épouse. Même, elle commandait : « Il le faut ! Vous devez donner des héritiers à la couronne ! » Alors, il ramassait ses chausses et s'en allait où l'appelait l'avenir du royaume.

— Quand Henri couchait avec sa femme, c'est que Diane l'avait exigé et voulu, tranche Jules Michelet.

Extrait de la publication

Et, même s'il rejoignait Catherine sans grand enthousiasme, il était tenu d'accomplir son devoir d'alcôve. Sans doute en fantasmant ! Résultat, neuf grossesses et dix enfants. À savoir François II qui épousera Marie Stuart à quatorze ans avant de mourir deux ans plus tard. Élisabeth, qui deviendra Madame Philippe II d'Espagne. Claude, la duchesse de Lorraine. Un petit Louis, duc d'Orléans, qui n'aura pas le loisir de goûter plus de neuf mois à la vie terrestre. Maximilien, qui régnera durant quatorze ans sous le nom de Charles IX. Alexandre-Édouard, qui deviendra Henri III et conservera la couronne pendant quinze ans. Jusqu'au coup de couteau du « méchant moine ». Hercule, plus connu en tant que François, duc d'Alençon, qui caressera le rêve d'épouser la reine Élisabeth d'Angleterre, la célèbre « Reine vierge » qui aurait pu être sa mère, et qui finira sa course, célibataire, à trente ans. Restent les neuvième et dixième fruits de Catherine et de l'amant de Diane. Des jumelles et un accouchement tragique. Parce que, si Victoire survécut durant quelques jours, sa sœur Jeanne, elle, « était déjà morte depuis au moins six heures dans le ventre de sa mère » quand, à Fontainebleau, le 24 juin de 1556, survinrent les contractions. Alors, horrible détail, il paraît que les médecins accoucheurs furent obligés, s'ils voulaient « sauver ladite dame », de découper le petit cadavre pour enfin parvenir à l'extraire « à pièces et à lopins ».

Cette année-là, Margot, septième rejeton, était déjà une belle petite fillette de trois ans.

Extrait de la publication

II

LA DIVISION PAR DIEU

Les avis sont pour le moins partagés s'agissant de la mère de Margot. Les uns la portaient au pinacle, comme cet apothicaire parisien qui en fait sans hésiter « une femme providentielle, mère exemplaire, victorieuse et législatrice, protectrice des arts et des lettres ». Dans le même genre, Pierre de Bourdeille, le précieux chroniqueur du temps, plus connu sous le nom de Brantôme, ne craint pas d'écrire que « comme une Sémiramis ou une autre Atalia, elle entreprit, sauva, garantit et préserva sesdits enfants et leur règne ».

Bien sûr, s'il avait effectué quelques recherches historiques élémentaires, le cher Brantôme aurait sans doute évité de comparer Catherine de Médicis à ces reines de Babylone et de Juda puisque l'une et l'autre ne s'étaient pas privées de massacrer tous leurs descendants. Ou presque. Mais, pour l'auteur des *Vies des dames galantes* cela partait sans doute d'un bon sentiment !

La Médicis avait aussi ses détracteurs. Au nombre desquels l'auteur d'un pamphlet intitulé *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la Reine*. Et cet anonyme n'y est pas allé de main morte !

Extrait de la publication

— Cette fille d'une maison de marchands, élevée par usure, nourrie en athéisme, s'inscrit parfaitement dans la tradition des régentes maléfiques et sanguinaires, s'emporte-t-il, telle Plectrude, la mère du dernier roi fainéant, Judith, l'ambitieuse mère de Charles le Chauve, sans oublier Blanche de Castille la tyrannique, Isabeau de Bavière la perverse, Anne de Beaujeu la haineuse et l'avaricieuse Louise de Savoie. Cette Brunehaut florentine mérite d'être traînée à la queue d'un cheval et déchirée par pièces.

Allons, gardons-nous de tout manichéisme ! Tout n'est pas blanc, tout n'est pas noir. Sauf la robe sinistre et la coiffe austère que Catherine ne quittera plus après la mort tragique de son époux, survenue à Paris, lors du tournoi de la rue Saint-Antoine. Mais aussi, qu'avait-il eu besoin d'aller se battre en duel ? Les meilleurs astrologues du temps, l'évêque Lucas Gauric et Michel de Nostredame ne l'avaient-ils pas mis en garde ? Pour l'un, avec la présence de Mars annonçant une mort violente par le fer ou le feu, le thème astral d'Henri II comportait des aspects maléfiques. Quant à l'autre, il avait composé un curieux quatrain qui annonçait clairement que :

Le lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique, par singulier duelle,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera,
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.

Et tout allait, en effet, se passer comme Nostradamus l'avait prévu en lisant dans les étoiles.

Sur son cheval bien caparaçonné, Henri II s'était subitement lancé pour frotter sa lance contre celle du jeune Gabriel de Montgomery. Dans la tribune des officiels, la reine Catherine et Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois – qui n'étaient pas, on s'en doute, assises l'une à côté de l'autre ! –, avaient pu voir se dérouler la scène suivante : d'abord, les deux cavaliers avaient foncé l'un vers l'autre. Oh, le grincement des cuirasses ! Les deux cavaliers avaient tremblé mais ils avaient tenu le choc. Les deux lances s'étaient brisées. Henri

Extrait de la publication

avait alors soulevé la visière de son casque empanaché de plumes noires et blanches et lancé :

— Ni lui ni nous n'avons mordu la poussière, il faut rompre une nouvelle lance !

— Non, Sire, était alors intervenu le maréchal de la Vieilleville, ne faites pas cela ! Je jure le Dieu vivant qu'il n'y a pas moins de trois nuits que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver quelque malheur aujourd'hui et que ce dernier jour de juin vous sera fatal.

Le roi avait simplement haussé les épaules.

— Vous en ferez comme il vous plaira, avait ajouté Vieilleville consterné au point qu'il en avait oublié de remettre le crochet à la visière royale.

Nouveau coup de clairon. Les deux jouteurs drapés de fer étaient repartis au grand galop le long de la barrière. Le contact était imminent, maintenant. Terrorisée, Diane avait fermé ses jolis yeux. Et, si à cet instant Montgomery s'était aperçu qu'il avait oublié de changer son arme, qu'il avait toujours en main celle du premier galop, c'est-à-dire une lance brisée, ébréchée, biseautée en son extrémité, il était trop tard. Catherine et la petite Marie Stuart, la jeune épouse du dauphin François, avaient retenu leur souffle. Puis elles n'avaient poussé qu'un seul cri car les chevaux des jouteurs s'étaient brutalement renversés sur la croupe. Avant de vaciller et de s'effondrer sur le sable de la rue Saint-Antoine, le roi avait vainement tenté de se cramponner à l'encolure de son cheval qui portait le nom prédestiné de *Malheureux*.

Le vendredi 20 juin de 1559, Henri II gisait donc inanimé dans la poudre avec un épais morceau de bois dans le crâne.

Car, après avoir glissé sous la visière mal serrée, la lance tronquée de Montgomery avait pénétré dans son œil droit avant de sortir par l'oreille. De grandes esquilles étaient même restées fichées dans l'effroyable plaie. Et malgré tout l'art d'un Ambroise Paré ou d'un Vésale, les deux meilleurs barbiers du temps, au terme d'une agonie de vingt jours que l'on n'a aucun mal à imaginer horrible, après avoir bu

Extrait de la publication

« quelques gouttes d'un vin dans lequel on avait fait bouillir de la sauge et quelques autres plantes échauffantes », le père de Margot avait rendu son âme à Dieu. Au Dieu des Papistes !

Marguerite, Margot, comme la surnommera gentiment Charles, son frère aîné, en est à son sixième printemps lorsqu'on vient lui annoncer la mort de son père. Est-elle sincèrement effondrée ? La réponse est non. Certes, elle avait aimé et respecté son géniteur, mais elle n'avait réellement jamais été très proche de lui. Non seulement parce qu'à cette époque, dans les familles régnantes ou princières, les fillettes comptaient pour quantité négligeable, on attendait tout simplement qu'elles grandissent pour les céder comme une marchandise diplomatique, mais aussi parce qu'Henri II n'avait guère été enclin à jouer les « papas gâteau ». Quand les affaires du royaume lui avaient laissé quelque répit, il avait toujours préféré le divertissement dans l'alcôve de la belle Diane aux risettes de sa petite dernière.

Laquelle n'était d'ailleurs pas d'un naturel très gai. Sur un dessin de François Clouet, brossé à l'époque de la tragédie de la rue Saint-Antoine, son jeune visage, même s'il est poupin, semble déjà d'une extrême gravité. Ses lèvres, délicatement ourlées, n'esquissent pas le plus petit sourire ; son regard apparaît grave et réfléchi.

Il est vrai qu'entre sa gouvernante, la bigote Charlotte de Vienne, baronne de Curton, son précepteur, le savant Henri de Maignan, et son austère directeur de conscience, le cardinal de Tournon, elle ne devait pas folichonner tous les jours. Et c'était sans compter avec sa mère qui n'avait d'yeux globuleux que pour ses fils !

— On aime les filles pour ce qu'elles sont et les fils pour ce qu'ils promettent d'être, dira Goethe deux siècles et demi plus tard.

À une époque où la condition féminine ne se sera donc guère franchement améliorée !

Les gros yeux à fleur de tête de Catherine de Médicis ne débordaient pas de tendresse. Quand elle le croisait, c'est-à-dire très rarement, la petite Margot craignait le regard sombre et glacial de cette femme incroyablement imposante malgré sa petite taille, ses petits doigts potelés, la rondeur de son menton et de ses joues.

Les yeux de son père étaient plus doux, plus ténébreux aussi. Elle se souvenait par exemple – et elle le racontera plus tard quand elle écrira ses *Mémoires* – de cet après-midi, quelques jours avant que Montgomery ne lui trouât le crâne, où il l'avait tendrement regardée avant de lui parler de son futur serviteur.

— Mon futur serviteur ?

— Oui, je veux dire votre futur mari ! Lequel préféreriez-vous épouser, par exemple ? Le marquis de Beaupréau, fils du prince de La Roche-sur-Yon ou le prince Henri de Joinville, le fils du duc de Guise ?

— Le marquis de Beaupréau.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a de beaux cheveux bruns et qu'il paraît plus calme que l'autre. Oui, avec son grand nez, Joinville a toujours l'air de vouloir tout commander !

Avec ou sans grand nez et bien qu'il fût blond, quand il aura bien grandi et qu'il sera devenu Henri de Guise, le deuxième balafré du nom, ce fils de François de Lorraine ne deviendra pas, en effet, le serviteur de Margot. Mais son amant. Et il en mourra.

Avare d'affection maternelle, Catherine ne lésine pas sur la qualité du service qu'elle met en place pour sa fille puisque l'on sait qu'à cette époque-là, notamment à Amboise où elle fait de fréquents séjours, la petite princesse de Valois est déjà dotée d'une petite cour de plus de cent personnes. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'elle prenne très vite conscience qu'elle n'est pas la moindre des petites filles.

Extrait de la publication

Le château d'Amboise ? Mme de Curton lui avait raconté comment le jeune roi Charles VIII y avait trouvé la mort quelques dizaines d'années plus tôt : il avait voulu descendre dans les fossés où l'on jouait à la paume. Il était entré dans la galerie Haquelbac – « qui était le plus déshonnête lieu de céans car tout le monde y pissoit ! » –, il s'était heurté violemment le front au linteau d'une porte basse, s'était effondré sur le dos, avait perdu la parole et ne l'avait jamais retrouvée. Et Charles VIII était mort sur le bord de la Loire le dimanche des Rameaux de 1498.

Le château d'Amboise ? Accoudée au balcon, Margot se souvenait aussi de l'âcre odeur de sang qui y régnait, deux ans plus tôt, lorsque les bourreaux frappaient à grands coups de hache. Elle revoyait les nuées de corbeaux qui planaient au-dessus des hauts toits d'ardoise avant de venir se rassasier des corps qui avaient été pendus aux balustrades. Ces dizaines de cadavres accrochés à ces potences improvisées étaient ceux des conjurés protestants qui avaient caressé le projet d'enlever le jeune roi François II pour le soustraire à l'influence des Guise.

Quant à l'organisateur de ce tumulte, le nommé Godefroy de Barry, le seigneur de La Renaudie, on l'avait tout bonnement écartelé avant d'exposer les morceaux de sa carcasse déchiquetée aux portes de la ville.

Le prince Louis de Condé, lui, le fondateur de la maison du nom, général huguenot et l'homme de l'ombre de cette conjuration, s'était bien tiré de l'affaire puisqu'on ne lui avait infligé qu'un bref séjour en geôle.

À l'âge où l'on est plutôt porté sur les contes de fées, Margot n'avait donc sous les yeux que d'horribles pages de l'Histoire, celles d'un feuilleton sanglant qui n'en était encore et pourtant qu'à son premier épisode.

La première guerre de Religion éclate en effet quand Marguerite fête son neuvième anniversaire. La huitième et

dernière s'achèvera trente-six ans plus tard. Pendant toutes ces années, les Français ne cesseront de s'entre-tuer, de se diviser par Dieu. Les uns, les papistes, défendant bec et ongles l'Église catholique romaine, les autres, les huguenots ou les parpaillots, montant au créneau pour soutenir la Réforme prônée par Luther et Calvin avec le retour à la Bible, à la foi chrétienne initiale et le rejet de l'autorité suprême du pape.

Les adeptes du moine allemand ou du théologien genevois d'adoption se faisaient donc de plus en plus nombreux dans le royaume des Valois. Ils se recrutaient alors essentiellement dans les professions libérales, chez les intellectuels, les avocats, les magistrats, les écrivains, les étudiants, ou encore chez les grands seigneurs aux dents longues ou mécontents de leur sort. Le commerçant modeste, l'artisan et le petit-bourgeois, tous amateurs de processions, de pompes religieuses ou de statues à fleurir, demeuraient quant à eux foncièrement attachés à la vieille religion.

Et ils détestaient souverainement les Réformés dont ils disaient pis que pendre. Est-ce qu'on ne racontait pas, par exemple, que ces horribles hérétiques se réunissaient dans de secrètes assemblées nocturnes où ils faisaient « orgie d'Agneau Pascal et de cochon rôti » avant de s'adonner à la fornication dans les bras de leurs jeunes converties !

Cela étant, les Réformés n'avaient pas le monopole des seigneurs ambitieux. Dans le clan de la calotte, et notamment dans la famille des Guise, on en comptait en effet quelques-uns qui rêvaient aussi des plus hautes destinées. À commencer par l'impressionnant François !

Ce fils aîné de Claude de Lorraine, le fondateur de la famille de Guise, était un chef de guerre d'une audace folle. Il allait volontiers « sus à l'ennemi et guerroyait toujours à face découverte ». Un jour d'ailleurs, à ce petit jeu-là, il avait fini par recevoir un méchant coup de lance sous l'œil droit et la cicatrice de cette blessure qui ne s'était jamais estompée lui avait valu le surnom de « Balafré ». Non seulement cet homme « grand et épais comme un chesne » avait épousé la très

ravissante Anne d'Este, fille de Renée de France, petite-fille de Louis XII, mais étant aussi le frère cadet de Marie, la femme du roi Jacques V d'Écosse et mère de Marie Stuart, il était naturellement devenu l'oncle par alliance du dauphin François.

Le 24 avril de 1558, jour du mariage de sa nièce Marie Stuart et du futur François II, le Balafré avait commencé de se frotter les mains. Le 10 juillet de 1559, lorsque François avait hérité la couronne de son père mort en joute, il ne s'était plus senti de joie. Puisqu'il accédait aux premières marches du trône, il allait falloir compter avec lui !

Avec le bain de sang d'Amboise, en mars de 1560, il avait d'ailleurs annoncé la couleur ! Elle serait celle de son habit préféré ! Et quand on sait que François de Guise n'aimait à se vêtir que de cramoisi ou d'incarnat !

Mais il y eut le tragique automne de cette année 1560. Avec un froid sibérien qui s'était abattu sur le Val de Loire dès les premiers jours de novembre, alors que toute la Cour – Margot y compris – résidait à Orléans où s'étaient réunis les états généraux. Le samedi 7 novembre, on pouvait traverser la Loire à pied sec, elle était en effet complètement embâclée. Ce soir-là, François II s'était plaint de violents maux de tête et avait vomi son dîner.

— Un coup de froid, avait diagnostiqué la Faculté ! Sa Majesté n'aurait jamais dû aller jouer à la paume en étant aussi peu couverte !

D'autant plus que, depuis quelques semaines, Sa Majesté en question souffrait d'un abcès derrière l'oreille. Fort purulent ! Durant la semaine qui suivit, le jeune roi de seize ans ne cessa de tousser à s'en déchirer la gorge et à se plaindre de terribles migraines.

— Qu'il absorbe quelques bonnes décoctions de rhubarbe et il sera bientôt sur pied, préconisa le médecin de la reine mère.

Avec ou sans rhubarbe, le dimanche 15 novembre, alors qu'il assistait aux vêpres dans l'église des Jacobins, il s'effondra sur son prie-Dieu. Et il ne se releva pas. Son agonie dura près d'un mois. Avec une fièvre qui le faisait délirer,

Extrait de la publication

TABLE

I. La septième 9
II. La division par Dieu 13
III. Du jus de vinette 25
IV. Sac de nuit ! 43
V. La saignée est meilleure en août qu'en mai 65
VI. Le retour du joueur de bilboquet 81
VII. Mignons, allons voir... 95
VIII. La reine de la Baïse 111
IX. Bal fatal 127
X. La comtesse d'Agen 143
XI. Le pendu d'Aigueperse 157
XII. Claude François 173
XIII. Il ne faut plus tortignonner 183
XIV. Le sang de Dat 195
XV. Elle me prendra pour une anatomie 211
XVI. Une grosse pierre dans le fiel 225

Sources 233

Extrait de la publication

Extrait de la publication